

et j'aimais, sans la connaître, cette sœur de travail, qui lutait, elle aussi, contre la pauvreté et la solitude... Mon Dieu ! veillez sur nous !

Paris, décembre 18...

Journée triste et froide. Je ne suis pas sortie ; j'ai écrit un peu et travaillé à l'aiguille. Vers midi, ma voisine a profité d'un rayon de soleil, elle a ouvert sa fenêtre, et j'ai vu alors qu'elle n'est pas seule comme moi. Elle a placé un vieux fauteuil auprès de la fenêtre ouverte, dans la pleine chaleur de ce pâle soleil, puis, elle est allée au fond de la chambre, où s'ouvre une porte, et elle a ramené, en la conduisant par le bras, avec de grandes précautions, une vieille dame au visage amaigri et souffrant. Elle l'a assise dans un fauteuil ; la vieille dame lui a souri..., et moi, je me suis sentie les larmes aux yeux. Elle est pauvre, mais elle n'est pas seule, seule, dans ce vaste Paris... deux plantes frêles se serront l'une contre l'autre, et se défendent mutuellement du vent et de la tempête... J'ai rêvé, pleuré, prié, et enfin j'ai fait quelques vers, lorsque le soir j'ai vu briller la lampe amie... ; mais la pensée douce, en se traduisant en vers, est devenue triste..., le chant et la poésie sont naturellement mélancoliques, et il me semble qu'on violente ces deux langues célestes, la poésie et la musique lorsqu'on les plie à de gais refrains et à des airs à boire... ; puis, la gaieté est si loin de moi... ; cependant, je ne veux pas m'abandonner à cette tristesse, et, pour me sortir de moi-même, j'irai demain à la Visitation, et peut-être, suivant la prophétie de madame Geslin, en rapporterai-je paix et consolation.

Paris, décembre 18...

J'attendais depuis un quart d'heure dans le vaste et sombre parloir de la Visitation, près de la grille, derrière laquelle retombait un long rideau noir, et, quelque triste que fût l'aspect de cette salle, je la trouvais, sortant du tumulte importun de la rue, parfumée de quiétude et de je ne sais quelle sérénité sévère. Les bruits du monde expiraient là..., je me reposais dans ce silence, dans cette tranquillité, lorsqu'une main discrète tira doucement le rideau, et, derrière la grille, je vis apparaître une religieuse vêtue de noire. C'était la mère Saint-Joseph. Elle me reçut avec une politesse simple et douce, qui m'alla au cœur, et je lui remis la lettre de madame Geslin. Pendant qu'elle la lisait, je pus la regarder, et je devinai dans ce noble visage tout ce que ma vieille amie m'avait promis. Elle a dû être belle, mais la fraîcheur et les grâces passagères ont fui depuis longtemps ; les fatigues et les austérités du cloître ont gravé leurs traces sur ces traits qui, sans doute autrefois, charmèrent le regard, mais de quelle beauté intérieure les habitudes d'une sainte vie ne les ont-elles pas revêtus ! La douceur, la pitié, la modestie, la bienveillance la plus sympathique, le rayonnement des célestes pensées, brillent sur ce visage, et je me sentais devenir plus heureuse et plus calme en le contemplant. Lorsqu'elle eut fini sa lecture, la mère Saint-Joseph me tendit la main, et une conversation affectueuse s'engagea entre nous. Peu à peu, sans qu'elle m'eût questionnée, je lui racontai toute ma position, espoirs, déceptions, craintes pour l'avenir, elle sut tout, et ce que je ne lui dis pas, son intelligente charité le comprit. « Mon enfant, me dit-elle enfin, la plus chère amie de ma jeunesse vous envoie vers moi, c'est assez vous dire que, dès ce moment, je vous regarde comme ma fille, et que la maison de Saint-François de Sales est la vôtre... Puisque vous voulez essayer de la carrière des lettres, si difficiles pour une femme, je tâcherai de vous y aider ; j'ai quelques amies qui ne sont pas sans influence ; mais, avant, j'exige que vous veniez passer la

journée de demain au pensionnat, parmi nos jeunes filles. Elles célèbreront la fête des Saints Innocents, et je pense que vous vous plairez parmi elles. Est-ce chose convenue ? — J'accepte avec bonheur, ma mère, répondis-je. — Merci, chère enfant ; demain nous causerons à loisir de vous, de vos ressources, de votre avenir... Vous m'apporterez vos vers..., je les lirai bien volontiers ; j'aime aussi la poésie, et, si vieille que je sois, les beaux chants d'*Athalie* font encore mes délices. A demain donc ! »

Elle me tendit encore la main à travers les barreaux, et nous nous séparâmes, elle toujours calme, et moi rassérénée.

Paris, décembre 18...

Quelle douce journée je viens de passer ; heureuse comme un beau jour de printemps ! Dès le matin, je suis allée au pensionnat de la Visitation ; la bonne supérieure, la mère St. Joseph, m'a reçue à la porte du cloître, et appelant aussitôt une jeune religieuse, au charmant visage, elle lui a dit : « Sœur Marie-Euphrasie, je vous confie mademoiselle, faites-lui les honneurs de la maison..., montrez lui la chapelle, les classes, le jardin, et n'allez pas oublier le réfectoire. A bientôt, ma bonne Julie ; nous nous reverrons l'après midi, et vous me direz ce que vous pensez de notre maison et de nos enfants. » Elle s'éloigna, et je restai confiée à mon aimable guide. La jeune sœur me conduisit, à travers de longs corridors, peuplés de saintes images, vers la chapelle, dont elle est toute fière, car c'est elle qui en décore les autels. Elle dut être contente de mon admiration ; je ne me lassais pas de regarder cette chapelle aérienne, s'élançant de la terre comme une pensée céleste, et dont le clocher svelte et hardi portait bien haut dans les airs le signe du salut. Belle à l'extérieur, elle est, comme la vie d'un chrétien, plus belle encore au dedans, et l'on devine que les humbles richesses des religieuses ont été toutes consacrées à élever cette demeure au Dieu vivant. Je visitai le jardin, dont les bosquets et les pelouses étaient couverts d'un voile de gelée blanche, étincelante au soleil, mais la jeune sœur me ramena aussitôt vers les classes, en me disant : « C'est une grande fête aujourd'hui ; nous célébrons les Saints-Innocents, et nos élèves donnent un repas aux petites filles pauvres, dont elles ont obtenu de se charger. Voulez-vous les voir au réfectoire, avant que d'aller dîner nous-mêmes ? »

J'acceptai avec empressement, et nous entrâmes dans un vaste réfectoire, où les pensionnaires, bien reconnaissables à leur uniforme simple et gracieux, et aux rubans bleus dont elles étaient décorées, s'empressaient autour d'une table, déjà entourée de ses convives. Quarante petites filles, de la classe la plus pauvre, étaient assises et dévoraient des yeux les rôtis, les légumes, les entremets placés devant elles. Leurs jeunes mamans les servaient avec des soins tout à fait maternels, et sœur Marie-Euphrasie m'apprit que chacune de ces jeunes filles avait complètement adopté une de ces pauvres petites, recueillies dans la rue, et s'occupait à la fois de son entretien et de son éducation. Cette adoption est un privilège réservé aux plus sages d'entre les pensionnaires : les paresseuses et les indociles n'ont pas le droit d'avoir une protégée. Je regardai longtemps, et avec un attendrissement secret, ces deux groupes si divers : les enfants pauvres qui levaient sur leurs jeunes bienfaitrices des regards confiants, et les aimables jeunes filles, dont quelques-unes portaient les blus beaux noms de France, qui veillaient sur ces orphelines avec une sollicitude si vraie et si tendre. C'était à qui ferait manger sa petite fille, à qui prévendrait ses désirs, et les petites filles d'y répondre ! Nous les laissâmes fort occupées du dessert, et surtout d'une corbeille d'orange et de pommes d'api, que les